Document généré le 12 mai 2024 06:41

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Un soir en juin, au coucher du soleil

Bruno Lemieux

Numéro 50, automne 1991

« Écrire dans les murs »

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14865ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lemieux, B. (1991). Un soir en juin, au coucher du soleil. *Moebius*, (50), 61–68.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

UN SOIR EN JUIN, AU COUCHER DU SOLEIL

Bruno Lemieux

Vous avez la tête appuyée contre la vitre et votre épaule droite fait pression sur la paroi. De la main gauche, posée à plat sur le rectangle translucide, vous semblez vouloir saisir un quelconque élément du paysage. Sous votre main, contre votre joue, la vitre est moite. Vous n'avez plus bougé depuis un long moment, il fait chaud et vous ne luttez plus contre l'apathie qui vous gagne. Seul un léger balancement habite votre corps, transmis à tous vos membres par le fauteuil, le plancher, les ressorts de la suspension, dernier écho du grincement des roues contre les rails.

Déjà, vous avez atteint l'âge où l'on ne fronce plus les sourcils impunément; chaque plissement d'yeux s'imprime sous votre peau et prépare votre vieillesse, à votre insu. Peut-être en avez-vous eu un vague ressentiment, à moins que ce ne soit la fatigue que vous cherchiez à effacer par ce mouvement? Vous vous êtes essuyé les yeux, ramenant le pouce et l'index droits jusqu'à l'arête du nez, depuis les tempes. Ce geste a modifié la position de votre corps entier : votre visage et votre main gauche ont quitté la fenêtre et vous ne reposez maintenant que sur une fesse, les jambes croisées sous le fauteuil.

Dans un feulement de bête blessée, le train s'est arrêté et, à nouveau, vous avez regardé dehors. Le bleu de la nuit, plus pâle à l'horizon, presque jade à l'endroit de toucher les blés, découpe un de ces silos à grain, semblable à tous ceux que vous avez vus depuis Winnipeg. La courbe que la voie ferrée impose au train à cet endroit vous permet d'en apercevoir la tête, avec ses petites lumières rouges et blanches. Vous pensez à ce moment que tout ça ferait une jolie photo. Mais votre appareil est dans votre sac, au-dessus de vous, sur la demi-tablette à laquelle vous n'aurez accès que si vous dérangez votre voisin. Et vous êtes si lasse, si lasse.

Le contrôleur, un homme court et maigre, revêtant l'habit galonné des employés de VIA, traverse la voiture d'un pas vif, ponctué, de-ci, de-là, d'un mouvement exagéré de la hanche. Il marmonne, rappelle le nom d'un village, comme une menace. Vous le regardez ouvrir la portière qui donne accès à la voiture panoramique, petit, voûté, la main sèche sur la poignée, puis vous fermez les yeux. Un bruit vous annonce que bientôt le train reprendra sa course. En glissant les mains au fond du siège, vous tendez vos bras de façon à soulever votre bassin et, d'un mouvement brusque vers l'arrière, vous vous appuyez contre le dossier.

Sous vos paupières closes, des souvenirs anachroniques défilent. Vous revoyez, dans un carambolage surprenant, se mêler les images des dernières heures. Un visage, sans cesse le même, s'impose à votre mémoire, s'immisce entre vos souvenirs, en modifie la nature. La chaleur est grande, et sur votre corps perle une sueur que vos vêtements absorbent mal. Du plat de la main, vous vous essuyez le visage, contournant le menton, caressant votre cou jusqu'à l'échancrure de votre blouse. Quand vous ouvrez les yeux, votre voisin n'est pas là. Vous soupirez d'aise et vous étendez la main sur la place vide à vos côtés.

Vous voilà seule, sans plus personne pour surprendre les sourires que suscite le souvenir de ce visage, sans plus personne à qui devoir cacher, par une mine faussement sévère, ce bonheur que vous désirez garder secret.

Il avait dû monter alors que vous étiez dans la voiture panoramique, vous y aviez passé une partie de l'après-midi à regarder la vaste étendue sans cesse se renouveler. Quand

vous aviez regagné votre place pour y chercher ce livre que vous aviez déjà lu, mais dont vous ne vous lassiez jamais, vous aviez été surprise par sa beauté. Occupant un des deux sièges précédant le vôtre — celui près du couloir cependant, le vôtre donnant sur la fenêtre — un grand blond dormait, la bouche entr'ouverte. Le mouvement du train avait fait glisser sa tête contre l'épaule d'un homme qui, visiblement, était son compagnon de voyage. Celui-ci, éveillé, trouvait infiniment moins de grâce à vos yeux que celui-là, endormi, qui avait l'air d'un ange contre son flanc. Néanmoins cet homme, cet inconnu, vous avait souri, maladroit et sympathique, ayant l'air de s'excuser.

La course lente contre le paysage a repris il y a un long moment déjà. Le bruit du train, le bruit des roues de métal contre les rails, cette suite infinie de sons brusques accordés au rythme des tronçons mal joints, depuis quelques secondes s'est doublé d'un écho insistant. «Déjà les Rocheuses» pensez-vous, avec l'impression d'en percer la masse avec fulgurance alors que le convoi s'y engouffre. Les paupières à peine dessillées, vous observez votre reflet sur la vitre, sur cette vitre qui, traversée d'aucune lumière extérieure, ne peut que réfléchir celle que vous y projetez, comme dans un miroir. Le temps que met le train à traverser le tunnel, vous voyez dans cette glace une femme, encore jeune, encore jolie. Une femme en tout point semblable à vous, avec sa chevelure châtaine, ses joues hautes et sa bouche rose cannelle, avec ses petits seins volontaires sous le chemisier de coton, avec son regard, son regard avide que vous ne voyez pas sous les paupières mi-closes. Vous refermez les yeux tout à fait, pour oublier cette femme, pour ne plus penser qu'à l'homme.

Vous étiez alors assise derrière celui qui vous avait souri, ne voyant de lui que la tête, noire, aux cheveux courts, où venaient se mêler quelques mèches blondes, un peu folles. Le soleil de quatre heures donnait à cette voiture, dont la climatisation était déficiente, une chaleur fade qui vous incitait à la mollesse. Malgré la possibilité de retourner à la voiture panoramique, où l'air était plus agréable et où vous n'aviez qu'à faire un signe pour que l'on vous apportât un rafraîchissement, vous étiez demeurée à votre place. Du

filet de nylon, dont les mailles, une fois distancées, dessinaient de petits losanges sur ce qu'elles retenaient contre le dossier du fauteuil qui vous faisait face, vous aviez retiré un livre. Vous en aviez relu les passages que vous préfériez, ceux qui étaient soulignés, ou encore, les pages entières dont le coin replié signalait à votre attention une prose fameuse ou une pensée qui vous avait séduite.

Combien de temps aviez-vous lu? Vous n'auriez su le dire avec exactitude. Vous vous étiez surprise, au sortir de cette torpeur, à dire à voix haute un passage que vous ne saviez pas connaître par coeur... *Alors pourquoi cette crispation de vos nerfs, cette inquiétude qui gêne la circulation de votre sang? Pourquoi n'êtes-vous pas déjà mieux délassé? Est-ce vraiment le simple changement de l'horaire qui provoque en vous ce bouleversement, ce dépaysement, cette appréhension, le fait de partir à huit heures du matin, non le soir comme à l'habitude? Seriez-vous déjà si routinier, si esclave? Ah, c'est alors que cette rupture était nécessaire et urgente, car attendre quelques semaines encore c'était tout perdre, c'était le fade enfer qui se refermait, et jamais plus vous n'auriez retrouvé le courage. Enfin la délivrance approche et de merveilleuses années.*[1]

Vous aviez rendu le roman au filet élastique et, relevant la tête, vous aviez croisé le regard de l'homme blond qui, maintenant éveillé, vous observait en silence, moqueur. Son fauteuil, incliné au maximum, faisait un angle avec celui de son compagnon, lui permettant ainsi de vous étudier à loisir. Par la suite vous aviez supputé l'inconfort de sa position, torsion du dos, du cou, déséquilibre du bassin, mais, en ce moment précis où ses yeux avaient pénétré les vôtres, vous aviez ressenti une violente émotion. Pendant un moment vous étiez restés ainsi, sans bouger. En réponse à son sourire, vous aviez, par un roulement des épaules, relevé la tête encore plus, découvrant votre cou. Puis, passant la main derrière l'oreille, y ramassant vos mèches rebelles, vous lui aviez offert votre profil. Vous étiez, à cet instant précis, belle comme on ne l'est que trop rarement : prude et offerte, dans un même geste.

Vous chassez ces images avant qu'elles ne deviennent oppressantes et vous ouvrez les yeux, sachant bien que sitôt

que vous les refermerez, vous serez à nouveau soumise à l'intransigeance de vos souvenirs. Il fait nuit maintenant. Des nuages que vous ne voyez pas font écran à la lune, et le paysage visible ne se résume qu'à de curieuses lumières de signalisation que le train croise avec régularité. Elles ressemblent aux feux des passages à niveau, deux par deux, vertes cependant, sans barrières il va sans dire, ne devenant rouges qu'une fois la locomotive les ayant dépassées. Vous les devinez de loin, vous les voyez petites, les examinez avec soin, occupant votre esprit; vous les regardez tourner au rouge en vous demandant à quoi elles servent, ces lumières. Lasse de ce jeu puéril, vous vous levez avec peine, les membres ankylosés, et vous vous dirigez vers la toilette, gênée dans votre marche par le roulis du train.

Vous y étiez venue dans ce réduit, après avoir soutenu son regard. Sans prendre la peine de verrouiller la porte, vous aviez défait quelques boutons de votre blouse et vous vous étiez aspergé le visage. L'eau froide, dans vos mains d'abord, jointes en écuelle, sur votre visage ensuite, coulant dans votre cou, puis le long de vos avant-bras, vous avait calmée. Vous reveniez lentement d'une sensation puissante, reprenant votre souffle, arc-boutée à la paroi libre du cabinet, cherchant à résister au mouvement de la voiture. Vous vous étiez trouvée ridicule, adolescente. Vous aviez remis de l'ordre à vos vêtements et à votre chevelure, lentement, faisant mine de ne pas voir ce nouvel éclat à votre visage, de ne pas sentir votre pouls battre jusqu'à vos tempes.

Vous y êtes maintenant, une nouvelle fois. Rien n'a changé depuis les quelques heures où vous n'y êtes venue; tout est pareil : les murs sont tendus de vinyle rouge, une cuvette de porcelaine d'un blanc douteux fait face à un petit lavabo, enchassé dans une vanité d'acier inoxydable et surmonté d'un miroir. Vous-même n'avez pas changé d'allure et portez encore les mêmes vêtements. Tout comme cet après-midi, vous vous rafraîchissez le visage. Rien n'a changé. Est-il toujours là, derrière la porte, à vous attendre en buvant dans un cornet de papier l'eau du distributeur? Est-il là, mince dans son tee-shirt aux inscriptions de couleur que vous ne comprenez pas, grand, les épaules

affaissées, souriant à cette porte derrière laquelle vous vous cachez? Il est là, oui, derrière la mince paroi de métal et de carton, il vous attend. Qu'allez-vous lui dire cette fois-ci, saurez-vous réprimer ce tremblement de la main, ce tremblement qui témoigne de votre malaise, de votre vulnérabilité? Vous entr'ouvrez la porte en signe d'invitation, sachant bien qu'il n'y a personne pour y répondre, sachant bien qu'il n'y aura jamais plus personne.

Quand vous étiez sortie du cabinet, il occupait ce réduit à bagages de l'autre côté du couloir, une main tendue vers le plafond, agrippée au montant d'acier qui le soutenait, l'autre portant à ses lèvres l'eau du distributeur. Il vous avait offert son cornet de papier blanc plutôt que d'en prendre un nouveau et de l'emplir, et vous aviez bu à petites gorgées. Comme des gens se dirigeaient vers la voiture panoramique et que le couloir était étroit, vous vous étiez pressée contre lui pour les laisser passer. Qu'aurait-il fallu de plus pour qu'il vous embrassât, que manquait-il donc aux circonstances? Vous auriez pu l'embrasser, vous. Pourquoi cette attente, cette passivité? Vous vous étiez reculée, vous aviez bafouillé quelques mots qu'il n'avait sans doute pas compris, puisqu'il vous avait à son tour parlé dans une langue que vous ne compreniez pas. Vous étiez revenus tous deux à vos places, sous le regard de l'homme aux cheveux noirs qui, cette fois-ci, ne vous souriait pas.

Vous êtes revenue à votre siège, vous appuyant sur les fauteuils qui de part et d'autre bordent l'allée, avançant avec prudence, cherchant à maintenir un équilibre sans cesse remis en question par les embardées de la voiture. Vous vous êtes assise, inclinant votre fauteuil, croisant vos bras, à la recherche d'un certain confort. Le train traverse une ville, une ville dont il déchire le silence à grands coups de sifflet. Une ville en tout point semblable à celle où sont descendus, il y a quelques heures à peine, cet homme blond, dont le souvenir vous tourmente tant, et son compagnon de voyage. Avec la nuit, la chaleur qui régnait dans la voiture a diminué et bientôt l'air sera agréable à respirer. Bien que la voiture soit paisible et que vous soyez rompue de fatigue, vous appréhendez le sommeil qui, inévitablement, viendra. Relevant les jambes, les pliants sous vos cuisses, ainsi assise

comme si vous montiez en amazone, vous vous défaites de vos souliers et les déposez à vos côtés sur le siège vide. Vous n'avez nulle envie de dormir.

Vous fermez les yeux; vous imaginez. Vous revoyez le motif rayé du tapis, les fauteuils, ces gens curieux à peine cachés par leur journal qui épient vos gestes, votre démarche. Vous poussez la porte, vous laissant glisser contre elle. L'ange blond s'est levé, vous le savez maintenant, et sera bientôt là, de l'autre côté du mur. Vous fermez la porte avec une pression insuffisante, n'en coinçant qu'à demi le pêne à ressort dans sa cavité, sachant qu'à la prochaine embardée elle s'ouvrira d'elle-même. Il aura la tête renversée, buvant l'eau du distributeur dans un cornet de papier blanc. Son regard se portera sur votre visage que vous aurez aspergé d'eau fraîche, sur votre gorge. Relevant vos cheveux mouillés d'un geste de la main, vous soulèverez aussi, par ce mouvement du bras et de l'épaule, un sein, dont la rondeur se devinera sous la toile mince de votre chemisier.

Non, il ne vous rejoindra pas dans le cabinet de toilette; vous ne voulez pas. Vous lui sourirez, rattacherez quelques boutons défaits, puis irez lui embrasser la joue. Toujours dans ce réduit, près du distributeur d'eau, agrippé d'une main au montant d'acier soutenant le toit, il vous offrira son cornet auquel vous boirez en riant. Vous lui prendrez la main et ressentirez à ce contact un brûlant plaisir. Vous ne saurez pas encore à ce moment-là que, dès la prochaine ville, ils auront quitté le train, lui et son compagnon. Dans un mauvais anglais, vous lui direz des choses banales. À son tour il parlera, vous saisirez quelques mots : vacances, beauté, Amsterdam, impossible... Vous le ferez taire d'un geste à peine esquissé.

Le roulis de la voiture vous berce. Depuis quelques minutes les globes dépolis des plafonniers jettent une lumière moins intense, mise en veilleuse pour la nuit. Vous vous recroquevillez, les jambes repliées, les bras autour des genoux, la tête penchée vers la fenêtre. Vous n'y voyez que du noir, que du noir où vibre votre reflet, pâle, accordé au mouvement du train. Vous savez que bientôt vous dormirez, malgré que vous n'en ayez nulle envie. Vous pensez à cet

homme dont le regard vous a brûlé les yeux. Vous aimeriez le comprendre, connaître sa langue, lui parler comme à un vieil amant. Vous savez que vous ne le verrez jamais plus, qu'il n'aura été qu'un passant, vous savez aussi que bientôt, déjà, vous aurez peine à vous rappeler son visage, mais surtout, vous savez qu'à tout jamais il existe dans votre mémoire. Il fait désormais partie de vous. Vous glissez vos jambes sur l'appui-pied, vous croisez les bras, fermez les yeux, posez la joue sur votre épaule; vous vous préparez pour la nuit.

Note

1. Michel Butor, *La modification*.